

Texte 1 : Paul Verlaine, « À Arthur Rimbaud », *Dédicace*.

Mortel, ange ET démon, autant dire Rimbaud,
Tu mérites la prime place en ce mien livre,
Bien que tel sot grimaud t'ait traité de ribaud
Imberbe et de monstre en herbe et de potache ivre.

Les spirales d'encens et les accords de luth
Signalent ton entrée au temple de mémoire
Et ton nom radieux chantera dans la gloire,
Parce que tu m'aimas ainsi qu'il le fallut.

Les femmes te verront grand jeune homme très fort,
Très beau d'une beauté paysanne et rusée,
Très désirable, d'une indolence qu'osée.

L'histoire t'a sculpté triomphant de la mort
Et jusqu'aux purs excès jouissant de la vie
Tes pieds blancs posés sur la tête de l'envie.

Texte 2 - Paul Verlaine, « Arthur Rimbaud, 1884 », in *Ecrits sur Rimbaud*, 1887

Félix Fénéon a dit, en parlant comme il faut des *Illuminations* d'Arthur Rimbaud, que c'était en dehors de toute littérature et sans doute au-dessus. On pourrait appliquer ce jugement au reste de l'oeuvre, *Poésies* et *Une Saison en enfer*. On pourrait encore reprendre ce jugement pour mettre l'homme en dehors et au-dessus de la commune vie. Tant l'oeuvre est géante, tant l'homme s'est fait libre, tant sa vie passa fière, si fière qu'on n'a plus de ses nouvelles et qu'on ne sait pas si elle marche encore. Le tout simple comme une forêt vierge et beau comme un tigre.

Bien des avis se partagèrent sur Rimbaud, l'individu et le poète. D'aucuns crièrent à ceci et à cela, un homme d'esprit a été jusqu'à dire " Mais c'est le Diable ! " Ce n'était ni le Diable, ni le bon Dieu, c'était Arthur Rimbaud, c'est-à-dire un très grand poète, absolument original, d'une saveur unique, prodigieux linguiste, un garçon pas comme tout le monde, non certes mais net, car sans la moindre malice et avec toute la subtilité, de qui la vie, à lui qu'on a voulu travestir en loup-garou, est tout en avant dans la lumière et dans la force, belle de logique, et d'unité comme son oeuvre, et semble tenir entre ces deux divins poèmes en prose détachés de ce pur chef-d'oeuvre, flamme et cristal, fleuves et fleurs et grandes voix de bronze et d'or : les *Illuminations*.

Texte 3 : René Char, « La fontaine narrative », *Fureur et mystère* (1948), Éditions Gallimard.

Dans ce poème en prose, René Char (1907-1988) évoque l'existence aventureuse d'Arthur Rimbaud à qui il vouait la plus vive admiration.

Tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud! Tes dix-huit ans réfractaires à l'amitié, à la malveillance, à la sottise des poètes de Paris ainsi qu'au ronronnement d'abeille stérile de ta famille ardennaise un peu folle, tu as bien fait de les éparpiller aux vents du large, de les jeter sous le couteau de leur précoce guillotine. Tu as eu raison d'abandonner le boulevard des paresseux, les estaminets des pisse-lyres (1), pour l'enfer des bêtes, pour le commerce des rusés et le bonjour des simples.

Cet élan absurde du corps et de l'âme, ce boulet de canon qui atteint sa cible en la faisant éclater, oui, c'est bien là la vie d'un homme ! On ne peut pas, au sortir de l'enfance, indéfiniment étrangler son prochain. Si les volcans changent peu de place, leur lave parcourt le grand vide du monde et lui apporte des vertus qui chantent dans ses plaies.

Tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud ! Nous sommes quelques-uns à croire sans preuve le bonheur possible avec toi.

1. Les petits cafés populaires des poètes médiocres.

Texte 4 – Jacques Rivière, *Correspondance avec Alain-Fournier*

Le directeur de la Nouvelle Revue française déclare son admiration pour Rimbaud.

Il faut lire les *Illuminations* et la *Saison en enfer* comme un carnet qu'un savant bizarre aurait laissé tomber de sa poche et dans lequel il aurait noté ses observations sur un ordre de phénomènes jusqu'ici inconnus... ce sont ses constatations à l'état brut qu'il nous laisse surprendre. [...] C'est tout le contraire de l'obscurité de Mallarmé. Celui-ci accablait un sujet très simple, très banal, très ordinaire sous des mots si étrangement choisis, et surtout si bizarrement assemblés qu'on n'arrivait plus à le reconnaître. Toute l'obscurité était à la surface, dans l'expression. Chez Rimbaud, elle est au fond, dans le sujet même. Rien de plus simple que sa langue, rien de moins rare que les mots et les tournures qu'il emploie. La plupart du temps, on trouve à sa place normale chacun des termes de la proposition. Mais ce qui nous gêne, ce qui nous inquiète, c'est que nous ne pouvons pas arriver à savoir de quoi il parle. On l'écoute, on le suit, on sent une espèce de logique singulière dans son discours, mais on voudrait savoir de quoi il s'agit dans ces paroles. Plus on le devine exact, et fidèle à l'objet qu'il peint, moins on le comprend parce qu'il faudrait savoir d'abord ce que c'est qu'il peint. Je voudrais donc essayer de définir avec vous ce que c'est qu'il peint dans les *Illuminations*. [...] Pour nous mettre sur la voie, je crois que le meilleur moyen c'est de penser d'abord à nos rêves. Je ne veux pas parler de ces rêves de surface, qui sont la simple parodie de la réalité, mais de ces rêves profonds, lourds, secrets où l'on ne descend que rarement, car nous ignorons peut-être la fréquence de ces voyages nocturnes d'où l'on ne rapporte que rarement des souvenirs. Pensez à ces rêves dont chacun de nous a certainement une petite provision, et qui vous ont donné la sensation d'entrer en contact avec des paysages, et des êtres, absolument inconnus. Le plus souvent, ce sont des rêves terribles, - parfois ils sont délicieux, mais alors d'un délice qui ne ressemble à rien de ce que nous pouvons ressentir pendant la veille. Tous, ils nous font toucher un autre monde. Mais en général, il nous est impossible de les fixer. Ils s'échappent, ils fuient comme l'eau qu'on tient dans le creux de la main. Eh bien, Rimbaud a réussi à les fixer. [...] Et comment Rimbaud songerait-il à s'adresser à nous alors qu'il ne sait pas ce qu'il dit? On croirait par instants qu'il raconte n'importe quoi. Ses mots défilent devant nous dans une espèce de hasard; on ne reconnaît nulle part cette intention bien méditée, ce choix logique, cette conduite de la pensée, qui paraissent dans tous les ouvrages de l'esprit, même dans les plus médiocres. A cet égard la *Saison en enfer* peut, à première vue, être considérée comme un insignifiant et insupportable bavardage: les phrases semblent naître les unes à côté des autres suivant les prétextes les plus fortuits, selon le caprice le plus vain. - La vérité est non pas que Rimbaud ne sait ce qu'il dit, mais qu'il ne sait ce que c'est qu'il dit. L'incohérence de son langage n'est que le reflet de l'ignorance où il est de quelle est l'espèce de chose dont il parle. Il lui est impossible de préparer pour nous ce qu'il va dire, parce qu'il ne le tient pas à l'avance, parce qu'il ne l'apprend qu'au moment où il le profère. Ses paroles naissent trop près de son esprit pour qu'il puisse les entendre avant de les avoir prononcées. Il assiste à ce qu'il exprime; il le voit apparaître devant lui, mais pas plus que nous il ne reconnaît d'où cela vient, ni ce que c'est. [...] Rimbaud, sur ce point, comme sur tous les autres, est une espèce de monstre. Il est poète en échappant à toutes les lois de la poésie. Rien de plus haché, de plus entrecoupé que son style, rien qui soit moins retourné sur soi-même. Chacune de ses phrases est à côté des autres. Elle ne conduit pas vers elles. On ne passe pas de l'une à l'autre. Il y a des hiatus partout. Et si on prend chacune en elle-même, on constate qu'il y a toujours quelque chose vers la fin qui l'empêche de reprendre pied, qui la maintient à demi soulevée, qui brise ses tentations de cadence. Elle évite toujours la petite inversion qui lui donnerait de la pente, qui la ramènerait vers le point. Et ce point a toujours l'air de l'interrompre, de la fixer en l'air. Elle fait exprès de repartir trop tard pour avoir le temps de toucher à nouveau le sol, avant que ce soit fini.

Texte 5 : Tzvetan Todorov, *La Notion de littérature et autres essais*, Points, 1987.

Tzvetan Todorov est un critique littéraire.

Rimbaud a élevé au statut de littérature les textes qui ne parlent de rien, dont on ignorera le sens — ce qui leur donne un sens historique énorme. Vouloir découvrir ce qu'ils veulent dire est légitime ; ce qui l'est moins, c'est, une fois arrivé au bout, d'oublier aussitôt la difficulté de la recherche : c'est les dépouiller de leur principal message, qui est précisément l'affirmation d'une impossibilité d'identifier le référent (1) et de comprendre le sens ; qui est manière et non matière — ou plutôt manière faite matière. Rimbaud a découvert le langage dans son (dis)fonctionnement autonome, libéré de ses obligations expressive et représentative, où l'initiative est réellement cédée aux mots ; il a trouvé, c'est-à-dire inventé, une langue et l'a léguée comme modèle à la poésie du XX^e siècle.

1. identifier le référent: savoir à quoi, renvoie, dans la réalité ou dans la vie de Rimbaud, ce qu'il écrit.